



LA

# FILLE DU DIABLE

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN UN ACTE.

PAR MM. H. RIMBAUT ET A. SALVAT.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 30 NOVEMBRE 1847.

## Distribution :

| PERSONNAGES.                 | ACTEURS.                 | PERSONNAGES.   | ACTEURS.                                                                      |
|------------------------------|--------------------------|----------------|-------------------------------------------------------------------------------|
| SATAN.....                   | MM. CHRISTIAN.           | CHARLOTTE..    | } M <sup>mes</sup> VIRGINIE.<br>BERTRAND,<br>SYLVIA.<br>ALEXANDRINE.<br>ROSE. |
| REDMANN.....                 | ÉMILE.                   | CHRISTINE... } |                                                                               |
| ZÉPHIRIN.....                | M <sup>mes</sup> ESTHER. | WILHELMINE. }  |                                                                               |
| M <sup>me</sup> BERNICK..... | ANAÏS.                   | AMÉLIE..... }  |                                                                               |
| FLAMINE.....                 | ALPHONSINE.              | TRINETTE.... } |                                                                               |
| CADICHE.....                 | EUGÉNIE.                 |                |                                                                               |

L'intérieur d'un jardin. — Dans le fond, un mur avec une porte au milieu. — A droite, sur le premier plan, un tronc d'arbre; à gauche, un pavillon avec fenêtre et volets fermés, en face du public; au-dessous de la fenêtre un banc, et au-dessus, le cadran d'une horloge. — La scène se passe en Allemagne, dans le pensionnat de M<sup>me</sup> Bernick.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉPHIRIN, CHRISTINE, AMÉLIE, CHARLOTTE, TRINETTE, WILHELMINE, GABRIELLE, PENSIONNAIRES et CADICHE, puis M<sup>me</sup> BERNICK et REDMANN. (*Au lever du rideau, les jeunes filles se livrent à différents jeux; les unes jouent la corde, les autres au volant, etc., etc.*)

CHOEUR des Mousquetaires de la reine.

AIR : *Vive la finesse!*

Compagnes chéries,  
Par nos jeux unies,  
Sachons en amies  
Bien nous divertir;  
Suivons cet adage,  
D'un si doux présage :  
Toujours le partage  
Double le plaisir.

M<sup>me</sup> BERNICK, *entrant, suivie de Redmann.*  
Cessez vos jeux, mesdemoiselles, voici monsieur l'inspecteur.

AIR du Dieu et de la Bayadère.

M<sup>me</sup> BERNICK.

Avec reconnaissance,

LES JEUNES FILLES.

Avec reconnaissance,

M<sup>me</sup> BERNICK.

En ce jour de bonheur,

LES JEUNES FILLES.

En ce jour de bonheur,

M<sup>me</sup> BERNICK.

Célébrez la présence

LES JEUNES FILLES.

Célébrons la présence

M<sup>me</sup> BERNICK.

De monsieur l'inspecteur.

LES JEUNES FILLES.

De monsieur l'inspecteur.

REDMANN. Mesdemoiselles, c'est toujours avec un nouveau plaisir que j'entends cet air connu, par lequel madame Bernick, la meilleure directrice du meilleur pensionnat de l'Allemagne, ne manque jamais de vous faire accueillir mon arrivée en ces lieux. Je vous en remercie avec la même émotion que les années précédentes, et je vais sur-le-champ commencer notre petite revue accoutumée.

M<sup>me</sup> BERNICK. Vive monsieur Redmann!

LES JEUNES FILLES. Vive monsieur Redman!...

REDMANN. Bien... très-bien!... Madame Bernick, ayez la bonté de faire ranger vos charmantes élèves sur deux lignes, pour que je procède à une inspection minutieuse et détaillée de chacune d'elles.

M<sup>me</sup> BERNICK. Comme les années précédentes?

REDMANN. Identiquement.

M<sup>me</sup> BERNICK. Vous avez ouï, mesdemoiselles?... sur deux rangs!

AIR : *Je suis content.* (Le Dieu et la Bayadère.)

Pour vous l'instant est solennel;  
Obéissez à mon appel,  
Et tâchez de la pension  
Que l'on ait bonne opinion.

## CHOEUR.

On nous passe en revue...  
 Quel honneur!  
 Quel bonheur!

M<sup>me</sup> BERNICK, à Redmann.

Monsieur de la tenue  
 Me paraît  
 Satisfait?...

REDMANN,

Je me sens, sur mon âme,  
 Enchanté,  
 Transporté!

CADICHE, à part.

On dirait qu'il s'enflamme  
 Aux doux feux  
 De leurs yeux!...

## CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour vous } l'instant est solennel;  
 Pour nous }  
 Obéissez à notre } appel,  
 Obéissez à leur }  
 Et tâchez } de la pension  
 Et tâchons }  
 Que l'on ait bonne opinion.

*Redmann après avoir passé dans les deux rangs arrive à Zéphirin, qui se trouve à l'extrémité du second.*

REDMANN. Que vois-je ?.. un travesti !...

M<sup>me</sup> BERNICK. Un travesti !...

REDMANN, *amenant Zéphirin hors des rangs.* Comment appelez-vous cela ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Zéphirin !

REDMANN. Nom d'un petit bonhomme !

M<sup>me</sup> BERNICK. Justement !... un petit bonhomme de ma famille.. Zéphirin est mon neveu.

REDMANN. Votre neveu !... voilà qui me ferme la bouche... et puisqu'il a le sexe de son costume... (*Mystérieusement.*) Mais entre nous, madame Bernick, il eût été plus convenable que ce neveu là fût une nièce.

M<sup>me</sup> BERNICK. Oh ! il y a si peu de différence !... Élevé ici dès ses plus tendres années, Zéphirin, pour l'innocence et la candeur, est une véritable demoiselle ; et la preuve, c'est que vous-même jusqu'à présent vous ne vous étiez aperçu de rien... il est vrai qu'il était encore en robe à la dernière inspection.

REDMANN. Vous conviendrez qu'alors il m'eût été bien difficile de m'apercevoir de quelque chose... Mais brisons là !... Je n'ai oublié personne ?

CADICHE. Eh bien, et moi ?... la cuisinière !...

REDMANN. La cuisinière ?... et elle voudrait..

CADICHE. Pourquoi donc pas ?

AIR : *V'là c' que c'est que l'exactitude.*

A l'inspection je veux passer...  
 Certes, j'ai droit qu'on m'examine !

REDMANN.

C'est bien... on me fera penser  
 A visiter votre cuisine.

CADICHE.

Ma cuisine et moi, ça fait deux...  
 Ma cuisine est loin d'être suspecte !  
 Mes fourneaux brill'nt à tous les yeux...  
 Mais moi, je vaux p't-être encor mieux !  
 Et je tiens à c' que l'on m'inspecte,  
 Oui, je prétends que l'on m'inspecte.

REDMANN, *caressant le menton de Cadiche.*  
 Tiens !... tiens !... elle est piquante, la cuisinière !... C'est étonnant comme elle me revient !... J'en ferai un rapport favorable.

M<sup>me</sup> BERNICK, *bas à Redmann.* Monsieur Redmann !...

REDMANN. Hein !... plaît-il !... Ah ! oui... je m'oubliais !... (*Il tourne brusquement le dos à Cadiche.*) Allons, mesdemoiselles... regagnez vos salles d'étude, où je vous rejoindrai dans un instant avec madame Bernick.

## REPRISE DU CHOEUR.

Pour vous } l'instant est solennel;  
 Pour nous }  
 Obéissez à notre } appel,  
 Obéissons à leur }  
 Et tâchez } de la pension  
 Et tâchons }  
 Que l'on ait bonne opinion.

*Sortie de tous les personnages, excepté de Redmann et de M<sup>me</sup> Bernick.*

## SCÈNE II.

REDMANN, M<sup>me</sup> BERNICK, puis CADICHE.

M<sup>me</sup> BERNICK. Eh bien, monsieur, que dites-vous cette année de la tenue de la maison ?...

REDMANN. Ce que j'en dis annuellement... parfaite, et si j'avais seulement lieu d'être aussi satisfait de l'institutrice que de l'institution..

M<sup>me</sup> BERNICK. Et que lui reprochez-vous, à cette pauvre institutrice ?...

REDMANN. Vous le demandez, cruelle ! depuis un siècle que vous me tenez le bec dans l'eau... et cependant un inspecteur et une institutrice... ça se marierait si bien.

M<sup>me</sup> BERNICK. Y pensez-vous, mon cher monsieur Redmann ?...

REDMANN. Son cher !...

M<sup>me</sup> BERNICK. Certainement je suis touchée de la pureté de vos intentions, mais.. Bernick...

REDMANN. Comment, bernique !...

M<sup>me</sup> BERNICK. Oui, M. Bernick... (*A part.*) Je suis bien obligée de lui prêter mon nom...

puisqu'il ne se souvient pas de son nom... M. Bernick, dis-je, me tint à peu près ce langage... il y a dix-neuf ans...

REDMANN. Monsieur Bernick!... vous ne seriez pas libre?

M<sup>me</sup> BERNICK, avec mystère. Monsieur Redmann, écoutez: confiance pour confiance. Tout le monde ici me croit veuve.

REDMANN. Feu Bernick vivrait encore?

M<sup>me</sup> BERNICK. Le sais-je, hélas! depuis dix-neuf ans que le monstre est parti?

REDMANN. Permettez... Dix-neuf ans d'absence?... Votre première entrevue ne date pas de plus loin... il vous a donc abandonnée le jour même?

M<sup>me</sup> BERNICK. Non; le lendemain.

REDMANN. Le polisson!... Et il n'a pas reparu?

M<sup>me</sup> BERNICK. Si fait... Neuf mois ensuite, jour pour jour, il m'a semblé, pendant la nuit, le voir, au milieu d'un orage épouvantable, entrer par la fenêtre de ma chambre, et s'approcher de mon lit.

REDMANN. C'était le cauchemar.

M<sup>me</sup> BERNICK. Le cauchemar ne m'eût pas emporté l'enfant à qui j'avais, la veille, donné naissance, et qui le lendemain avait disparu à son tour. Pauvre petite fille!... Je la pleure encore... à mes moments perdus.

REDMANN. C'était donc le diable que cet homme-là!...

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est une question que je me suis déjà posée bien des fois. Ah! Redmann, il y a des moments où je me fais horreur à moi-même! Si je vous disais qu'à sa dernière visite nocturne... la seconde... il a laissé derrière lui une odeur...

REDMANN.

Air d'Yelva.

Par des parfums sa présence amoureuse  
Se trahissait?... Cela sent le coiffeur!

M<sup>me</sup> BERNICK.

Une atmosphère épaisse et sulfureuse,  
Lorsqu'il sortit, me tourna sur le cœur.

REDMANN.

Goût de barège?... Alors cela s'explique...  
Garçon de bains!...

M<sup>me</sup> BERNICK.

Du moment qu'il a fui,

Une allumette allemande et chimique  
Ne brûle pas sans que je pense à lui.

REDMANN. Infortunée... comme elle souffre! (Avec l'intonation du chant.) Faut l'oublier, madame Bernick... et je vous y aiderai.

M<sup>me</sup> BERNICK. Quand même?...

REDMANN, avec résolution. Quand même!

M<sup>me</sup> BERNICK. Eh bien, alors nous en recauserons... plus tard.

REDMANN. Pourquoi pas tout de suite?...

M<sup>me</sup> BERNICK. Impossible... Et votre in-

spection à terminer... (Coup de sonnette.) Et puis, voilà qu'on sonne.

REDMANN. Au diable les importuns!

M<sup>me</sup> BERNICK, appelant. Cadiche! Cadiche!  
CADICHE, accourant. Madame...

M<sup>me</sup> BERNICK. Voyez un peu qui sonne, ma fille, pendant que je vais avec monsieur l'inspecteur achever de visiter les parloir, dortoir et réfectoire.

REDMANN. Allons y voir: c'est notre devoir.

CADICHE. En voilà une histoire!

M<sup>me</sup> BERNICK.

Air: Valse de Giselle.

Allons, monsieur, le devoir nous réclame...

— Mais vous pourrez, inspecteur amoureux,  
Sur vos projets, tout en m'ouvrant votre âme,  
Sur nos travaux ouvrir aussi les yeux.

REDMANN.

Il faut partir... le devoir nous réclame...

Mais moi, pourrai-je, inspecteur amoureux,  
Sur mes projets, tout en ouvrant mon âme,  
Sur vos travaux ouvrir aussi les yeux?

Redmann et M Bernick sortent par la droite.

### SCÈNE III.

CADICHE seule.

(On sonne.) Je parie que c'est encore une nouvelle pensionnaire. Il nous en arrive de tous côtés... Ce n'est pas étonnant... (On sonne.) On y va!... Un pensionnat si tranquille!... (On sonne à tout rompre.) On y va!... Sont-ils pressés donc!... (Elle ouvre la porte du fond, et ne trouve personne dehors; elle se retourne, et voit Satan et Flammine qui sont entrés chacun par une trappe anglaise.)

### SCÈNE IV.

CADICHE, SATAN, FLAMINE.

CADICHE, stupéfaite à la vue de Flammine et de Satan. Ah bah!... par où donc qu'ils se sont introduits? (A Satan.) Par où donc que vous vous êtes...

SATAN, lui coupant la parole. Madame Bernick, s'il vous plaît!

CADICHE, à Flammine. Mais par où donc...

FLAMINE. Ah! ça... la grosse!... Est-ce que vous n'avez pas entendu papa?

SATAN, plus fort que la première fois. Madame Bernick, s'il vous plaît!

CADICHE. Ça suffit, monsieur, ça suffit! Je cours prévenir madame. (A part.) Oh! les singuliers paroissiens! (Sortie de Cadiche.)

### SCÈNE V.

FLAMINE, SATAN.

SATAN. Eh! bien.. Flammine!...

FLAMINE. Eh ! bien... papa?...

SATAN. Je m'aperçois avec satisfaction que tu as renoncé à m'attendrir par tes larmes et tes évanouissements.

FLAMINE. A quoi bon continuer cet exercice ? J'ai vu que ça ne prendrait pas, et que vous n'en viendriez pas moins où vous voulez...

SATAN. C'est-à-dire, ici, dans un bon petit pensionnat terrestre... où tu seras fort bien.

FLAMINE, *d'un air moqueur*. Le croyez-vous ?

SATAN. Foi de Satan !

FLAMINE, *de même*. Al...lons donc !

SATAN, *avec la même prononciation que sa fille*. Al...lons donc?... (*Avec joie.*) Ce ton irrévérencieux d'un enfant au vis-à-vis de son auteur... Bravo!... mes prévisions ne m'avaient pas trompé... L'influence des mœurs de la terre se fait déjà sentir.

FLAMINE. Que signifie... Expliquez-vous.

SATAN. Eh ! nom d'un Cerbère!... comment donc crois-tu que j'entende le perfectionnement de ton éducation ? Par la grammaire, par l'histoire, par la géographie et le calcul?... (*Dédaigneusement.*) Moutarde!...

FLAMINE. Le fait est que ce ne serait pas la peine de s'expatrier pour avoir des professeurs... Les écoliers les envoient tous au diable !

SATAN, *avec dignité*. Ce qui vous manquait ici dessous, ô ma fille ! ce n'était pas l'instruction ; c'était le développement de vos mauvaises qualités par la pratique ; c'était la malice mise en action, l'usage des instincts pervers dont vous êtes douée, mais qui sommeillaient au sein des délices du foyer paternel.

FLAMINE. Ainsi, c'est pour réveiller mes penchants diaboliques, ô mon père ! que vous tenez à me faire manger de la vache enragée ?

SATAN. Tu as mis le doigt dessus.

FLAMINE. Eh bien, soyez paisible, papa ; vous n'aurez plus à rougir de votre fille... car je serai chassée d'ici avant vingt-quatre heures, ou j'y perdrai mon nom !

SATAN. Serait-il vrai ?

FLAMINE.

AIR : *J'en ai mangé tant ! tant ! tant !* (M<sup>me</sup> Camus.)

Je saurai par plus d'un tour,  
Dont l'espoir déjà me berce,  
Avant peu dans ce séjour  
Faire un drôle de commerce !  
Digne fille de Satan,  
On verra comment j'exerce...  
J'en ferai tant ! tant ! tant ! tant !...  
Que papa sera content !

SATAN.

*Reprise du refrain.*

Elle en fera tant ! tant ! tant !  
Qu'enfin j'en serai content !

SATAN. C'est cela, ma fille !... courage !... fais des tiennes, fais-en tant que tu pourras !... et comme il faut toujours seconder les bonnes dispositions, tu vois cet anneau-ci ?

FLAMINE. Cet anneau-là?...

SATAN. C'est un talisman au moyen duquel on est maître de se passer toutes ses petites fantaisies ; je te l'octroie.

FLAMINE, *le prenant*. Avec la manière de s'en servir ?

SATAN. Tu n'auras qu'à frotter de cette façon, tiens, sur la pierre...

FLAMINE. Pour que ma volonté s'accomplisse?...

SATAN. Quelle qu'elle soit.

FLAMINE. Eh bien ! mon talisman, je t'en promets de la besogne!...

SATAN. Voilà, je m'en flatte, un préservatif suffisant contre l'ennui, et tu n'auras pas besoin d'autre distraction. Il en est une cependant contre laquelle je tiens à te prémunir : il s'agit de ne pas te laisser pincer !

FLAMINE. Pincer?...

SATAN. Oui, par une affection terrestre généralement connue sous le nom d'amour.

FLAMINE. En effet... j'en ai beaucoup entendu parler comme d'un passe-temps des plus agréables.

SATAN. Agréable, quelquefois... dangereux, toujours!... Il est rare qu'une jeune fille n'y perde pas quelque chose... Et le moins que cela puisse te coûter, à toi, mon enfant, c'est l'immortalité.

FLAMINE. Fichtre !

SATAN. Si, pendant ton séjour en ces lieux, ton cœur avait la faiblesse de s'amuser à ce petit jeu-là...

FLAMINE. Je serais réduite à l'état de simple mortelle ?

SATAN. Immédiatement.

FLAMINE. Mes privilèges de diablesse?...

SATAN. Enfoncés !

FLAMINE. Et le royaume de mon père?...

SATAN. Clos!... Telle est la loi de la destinée, contre laquelle toute ma puissance lutterait en vain.

FLAMINE. Votre puissance, elle n'aura pas la moindre lutte à soutenir. Amoureuse, moi ! tenez, voici ce que je lui fais à l'amour : zut !

SATAN, *écoutant vers le fond*. Chut !

FLAMINE, *suyant son idée*. Non, zut !

SATAN, *suyant la sienne*. Non, chut ! (*In-sistant pour se faire comprendre.*) Chut ! silence!...

FLAMINE, *comprenant*. Ah ! bon !... silence !...

FLAMINE et SATAN.

AIR :

Silence ! (*ter.*)

Madam' Bernick s'avance.

Pour lui présenter not' respect,  
Prenons un air bien circonspect.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BERNICK.

M<sup>me</sup> BERNICK, *saluant*. Monsieur!... mademoiselle!... (*A Satan.*) Je me suis laissé dire, monsieur, que vous désiriez me parler.

SATAN. En effet, madame... C'est au sujet de ma fille, Flamine Satan, dont je suis le père...

M<sup>me</sup> BERNICK. Je n'en doute pas, monsieur. (*A part.*) C'est singulier! cette physionomie ne m'est pas inconnue.

SATAN, *à part*. Cette figure-là n'est pas nouvelle pour moi; je l'ai vue quelque part...

FLAMINE. Dites donc, papa, je crois que vous étiez en train de me produire...

SATAN. C'est juste... (*A M<sup>me</sup> Bernick.*) Pardon, madame, je cherchais à me rappeler... et j'oubliais...

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est comme moi... je cherchais aussi... et j'oubliais également... Mais revenons à nos moutons!

SATAN. A nos moutons, c'est le mot, car ma fille en est un véritable pour la douceur... et sauf quelques petites lunes...

M<sup>me</sup> BERNICK. Qui est-ce qui n'a pas ses petites lunes?

FLAMINE. A la bonne heure!... je vois avec plaisir que madame Bernick n'est pas dépourvue d'indulgence.

SATAN. Je ne sais pas si je me trompe, mais madame a tout l'air de n'être dépourvue de rien... et je me flatte que nous n'aurons les uns ni les autres à nous repentir du choix que j'ai fait de cette maison.

M<sup>me</sup> BERNICK. J'en suis persuadée, monsieur! Une maison si calme!... on y entendrait voler une mouche et trotter une souris.

SATAN. Il ne me reste plus alors qu'à vous demander le prix de la pension.

M<sup>me</sup> BERNICK. Oh! une bagatelle! douze cents francs.

SATAN. Tout compris?

M<sup>me</sup> BERNICK. Absolument tout. Il y a bien les arts d'agrément, l'achat des livres, l'habillement, l'entretien du linge, les visites du médecin, et autres faux frais qui sont à part; mais excepté cela...

SATAN. C'est douze cents francs, tout compris... C'est pour rien. (*Mystérieusement.*) Encore une question, je vous prie. (*Baissant la voix.*) Les mœurs?...

M<sup>me</sup> BERNICK. Les mœurs!... ah! monsieur!... Du reste, ce scrupule paternel vous honore, et je ne m'en formalise pas... Mais sur ce chapitre-là vous pouvez être tranquille, et si mes pensionnaires sont ferrées sur quelque chose...

SATAN. C'est là-dessus... Il suffit... je

m'en rapporte à vous, madame Bernick, et c'est affaire conclue.

M<sup>me</sup> BERNICK. Dans ce cas, si monsieur veut acquitter le premier trimestre.

SATAN. D'avance?

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est l'usage... non pas que cela presse, au moins...

FLAMINE. Ah! fil!... mais ce qui est fait est fait.

M<sup>me</sup> BERNICK. Charmante enfant! (*A part.*) Je ne la crois pas bonne.

SATAN. Je suis à vos ordres. (*On entend sonner la cloche dans la coulisse.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. Justement, c'est l'heure de la récréation, et pendant que nous allons terminer, mademoiselle Flamine pourra faire connaissance avec ses nouvelles compagnes.

AIR *Ah! j'entends la troupe gentille.* (Caquet du Couvent, scène III.

Dès que la cloche les appelle,

A sa voix nulle n'est rebelle!..

Voyez avec quel air joyeux

Elles accourent à leurs jeux.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES.

CHOEUR.

AIR : *Oh! merci, ma bonne amie!* (Caquet du couvent, scène IV.

Pour nous l'étude enfin cesse!

Voici l'instant du plaisir...

Plus de livres, de maîtresse!...

Songeons à nous divertir.

Si vite une heure se passe!...

Essayons des jeux nouveaux,

Avant de reprendre en classe

Le silence et les travaux.

Plus de livres, de maîtresse!

Songeons à nous divertir.

Pour nous l'étude enfin cesse!

Voici l'instant du plaisir.

M<sup>me</sup> BERNICK, *aux jeunes filles*. Mesdemoiselles, je vous présente mademoiselle Flamine Satan... une nouvelle pensionnaire... et je n'ai pas besoin de vous recommander les égards, les procédés...

CHARLOTTE, *à Flamine*. Venez, mademoiselle... voulez-vous de moi pour amie?

AMÉLIE. N'ayez pas peur... vous serez contente de nous.

CHRISTINE. Nous jouerons à ce qui lui plaira, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

M<sup>me</sup> BERNICK, *à Satan*. Vous entendez, monsieur...

SATAN. Elles sont ravissantes. (*A part.*) Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elles ne me fassent un ange de mon démon!

FLAMINE, *d'un air ému*. Papa!... vous ne vous en allez pas encore tout à fait, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> BERNICK. Non, chère petite... il va revenir.

FLAMINE. Bien sûr ?

SATAN. Je te le promets.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour nous l'étude enfin cesse !

*Sortent M<sup>me</sup> Bernick et Satan.*

~~~~~

### SCÈNE VIII.

FLAMINE, CHARLOTTE, CHRISTINE, AMÉLIE, TRINETTE, WILHELMINE, GABRIELLE, etc., etc.

FLAMINE. Je vous remercie, mesdemoiselles, de vos dispositions pour moi. J'en suis d'autant plus reconnaissante, que je m'attendais à un accueil tout différent.

WILHELMINE. Tiens!... pourquoi donc ?

TRINETTE. Vous nous preniez pour de mauvaises camarades ?

CHARLOTTE. Est-ce qu'on vous avait prévenue contre nous ?

FLAMINE. Oh ! non ; mais je croyais que dans les pensions, lorsqu'il arrivait une nouvelle...

GABRIELLE. On lui faisait une foule de niches ?

CHRISTINE. Ah ! par exemple... c'était bon autrefois.

FLAMINE. Mais ce n'est plus l'usage aujourd'hui ?

CHARLOTTE. Dans cette maison moins que partout ailleurs ! Jamais de méchancetés parmi nous... jamais de querelles ! Point de haines, point de jalousies !

FLAMINE. C'est beau pour des demoiselles.

WILHELMINE. Oh ! nous vivons dans un accord parfait, et bien fine celle qui nous ferait disputer.

FLAMINE. Il faut si peu de chose quelquefois !

GABRIELLE. D'abord c'est impossible.

FLAMINE, *à part*. C'est ce qu'on verra. (*Haut.*) Ainsi, mes chères amies, je n'ai rien à craindre ?

AMÉLIE. Exactement rien.

TRINETTE. Et la seule épreuve que vous deviez subir pour votre bienvenue...

CHARLOTTE. C'est de nous embrasser.

TOUTES. Oui, oui.

FLAMINE. Vraiment?... Eh bien, Charlotte, veux-tu que je commence par toi ?

CHARLOTTE. De tout mon cœur (*Flamine l'embrasse*).

*Air de l'Aveugle de Bagnole.*

Oh ! là... sa tendresse est bien vive!...

Pincer ainsi mon petit doigt !

AMÉLIE, *au moment où Flamine l'embrasse.*

Ciel!...

CHARLOTTE, *à Amélie.*

Qu'as-tu?... qu'est-ce qu'il t'arrive !

AMÉLIE.

Rien, mais ça me brûle à l'endroit  
De son baiser...

FLAMINE, *à Christine.*

A vous, j'ai droit,

Douce Christine... (*Elle l'embrasse.*)

CHRISTINE.

Je suis sûre

Qu'elle m'a fait une morsure !

*Flamine continue d'embrasser les autres pensionnaires, qui poussent successivement un cri, comme victimes de quelque malice.*

~~~~~

### SCÈNE IX.

LES MEMES, ZÉPHIRIN.

ZÉPHIRIN. Tiens ! tiens !... l'on se donne l'accolade ici, pendant que je n'y suis pas !... Et moi donc ? (*Il s'approche pour recevoir un baiser de Flamine, qui lui donne un soufflet.*)

SUITE DE L'AIR.

Bon ! merci ! Comme c'est détaché !

Peste !

Vous avez la main leste !...

C'est égal !... j'en ai le cœur touché,

Et sans doute aussi l'œil poché !...

FLAMINE. Cela vous apprendra, mon petit monsieur, à embrasser les demoiselles.

ZÉPHIRIN. Au contraire ! ça m'apprendra plutôt à ne pas les embrasser... Avec ça que je n'y tiens pas, moi... C'était tout simplement pour faire comme les autres.

FLAMINE. « Comme les autres » est précieux ! Ah ! ça, dites donc, est-ce que les autres sont des garçons ? et il me semble bien que vous ?... N'est-ce pas, Trinette, que c'en est un ?

TRINETTE. Dam ! il passe pour le neveu de madame Bernick.

FLAMINE. C'est déjà une raison.

WILHELMINE. Et puis d'après une confidence de Charlotte...

CHARLOTTE. Une confidence de moi sur M. Zéphirin ?

WILHELMINE. Tu sais bien ce que tu m'as dit ?

CHARLOTTE. Qu'est-ce que je vous ai dit, mademoiselle ?

WILHELMINE. Vous m'avez dit, mademoiselle, que vous l'épouseriez bien s'il n'était pas si bête !

ZÉPHIRIN, *pleurant*. C'est bon, mademoiselle Charlotte !... ma tante le saura !

CHARLOTTE. Ta tante, je m'en moque pas mal ! gamin !... cela n'est pas vrai, d'ailleurs... c'est une affreuse calomnie !

GABRIELLE. Au fait !... ce n'est pas la pre-

mière fois que Wilhelmine mentirait...

WILHELMINE. Ah ! je suis une menteuse !..  
 QUELQUES PENSIONNAIRES. Oui ! oui !..  
 QUELQUES AUTRES. Non ! non !..  
 FLAMINE, à part. Ça va bien ! ça va bien !..

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! je suis en colère !* (Premières Armes de Richelieu.)

M'accuser ! } c'est infâme !  
 L'accuser ! }  
 La colère m'enflamme,  
 Et j'éprouve en mon âme  
 Un tel ressentiment,  
 Qu'il faut ici soi-même  
 De cette injure extrême  
 Tirer, à l'instant même,  
 Un juste châtement !

*Les deux partis sont près d'en venir aux mains.  
 Flamine s'interpose.*

FLAMINE. La paix, mesdemoiselles !.. la paix !.. (*Haut, à Charlotte.*) Je t'en prie, Charlotte !.. (*Bas et vivement.*) C'est Wilhelmine qui a tort ! (*Haut, à Wilhelmine.*) Voyons, Wilhelmine !.. (*Bas et vivement.*) C'est toi qui as raison ! (*Les calmant.*) Là !.. là !.. se disputer, se battre, ou peu s'en faut !.. vous, qui me disiez tout à l'heure : Jamais de méchancetés parmi nous !.. jamais de querelles !.. point de haines, de jalousies !.. nous vivons toutes dans un accord parfait !

ZÉPHIRIN. Certainement... jusqu'à ce jour.

FLAMINE. Qui est celui de mon arrivée... je ne crois pas cependant être cause !.. Allons ! allons ! je ne veux plus qu'il soit question de brouille... et pour mieux employer le reste de la récréation, je vous propose, moi, une partie de colin-maillard.

TOUT LE MONDE. Adopté ! adopté !

FLAMINE, à part. Le diable n'y perdra rien. (*Haut.*) Qui est-ce qui va l'être ? Vous, monsieur Zéphirin.

ZÉPHIRIN. A condition que l'on criera casse-cou !

FLAMINE. Casse-cou !.. c'est convenu. Commençons ! (*Elle arrache le fichu de Charlotte.*)

CHARLOTTE, confuse. Eh bien ?..

FLAMINE. Eh bien !.. ne faut-il pas un bandeau ?

ZÉPHIRIN, s'emparant du fichu. Donnez ! donnez !.. (*Il le porte à ses lèvres.*)

FLAMINE, bas à Charlotte. Tu vois bien qu'il n'est pas si bête. (*A Zéphirin.*) Voulez-vous bien finir, mauvais sujet !.. ce n'est pas aux lèvres que cela se porte. (*Elle reprend le fichu.*) Approchez !.. Voilà comme cela se met.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Que voyez-vous ?..

ZÉPHIRIN.

Ge que je vois ?..

Rien... que des formes inconnues...

FLAMINE.

Ne trichez pas !.. Combien de doigts ?..

ZÉPHIRIN.

Divins contours... épaules nues !..  
 C'est étonnant... — Effet mystérieux  
 Dont je voudrais savoir les causes ! —  
 Combien, avec ce bandeau sur les yeux,  
 Je découvre de choses !..  
 Depuis que j'ai ce bandeau sur les yeux,  
 Combien je découvre de choses !  
*Mise en scène d'une partie de colin-maillard.*

ZÉPHIRIN.

AIR : *Du parc aux statues.* (De la belle aux cheveux d'or.)

J'entends leurs pas.

LES JEUNES FILLES.

Fuyons ses pas

ZÉPHIRIN.

Là bas ! là bas !

LES JEUNES FILLES.

Là-bas ! là-bas !

ZÉPHIRIN.

Ah ! par ici ?

LES JEUNES FILLES.

Non ! par ici.

ZÉPHIRIN.

J'y viens aussi

LES JEUNES FILLES.

Il vient aussi.

ZÉPHIRIN.

Encor plus loin ?

LES JEUNES FILLES.

Où, dans ce coin !

ZÉPHIRIN.

Où donc ce coin ?

LES JEUNES FILLES.

Un peu plus loin.

ZÉPHIRIN.

Toujours tout droit !

LES JEUNES FILLES.

Toujours tout droit !

ZÉPHIRIN.

En cet endroit ?

LES JEUNES FILLES.

Le maladroît !

(*Les jeunes filles luttent Zéphirin, qui finit par prendre la taille de madame Bernick, à son entrée.*)

SCÈNE X.

LES MÈMES, M<sup>me</sup> BERNICK, SATAN, CADICHE.

ZÉPHIRIN, attrapant M<sup>me</sup> Bernick. Ah ! cette fois, j'en tiens une !

M<sup>me</sup> BERNICK, se débattant. Eh bien ! ch bien ! polisson !

ZÉPHIRIN, ôtant son bandeau. Ma tante ! (*Aux pensionnaires.*) Mesdemoiselles, ça n'est pas de jeu ! l'on avait promis de crier : Casse-cou !

*Rire général dominé par celui de Satan.*

M<sup>me</sup> BERNICK. Riez, riez... mesdemoiselles!... rira bien qui rira le dernier.

SATAN, *riant encore*. Pardon, madame! pardon... si moi-même... et malgré la gravité de mon caractère... Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous!... c'est nerveux!... vous comprenez?... (*Avec émotion.*) Au moment de me séparer de ma Flamine, de ma fille chérie!...

FLAMINE, *avec attendrissement*. Papa!...

SATAN, *larmoyant*. J'étais bien sûr que j'allais finir par pleurer... Je vous la laisse, madame, avec une entière confiance... et un trousseau non moins complet... (*Désignant Cadiche.*) N'est-ce pas cette grosse joufflue qui va venir jusqu'à ma voiture prendre la malle qui le contient?

CADICHE. Quand il vous plaira, monsieur; je vous suis.

SATAN. Je ne sais pas trop si vous pourrez, à vous toute seule...

CADICHE. Ayez pas peur!... on est solide, allez!...

SATAN, *prenant son parti*. Allons!

FLAMINE. Déjà, mon père!

SATAN. Il le faut.

AIR : *Puis qu'il faut qu'un baiser.*

En cet instant cruel,  
Sur ton front sans reproche  
Viens là, que je décoche  
Un baiser paternel.  
Souviens toi qu'en étant  
Vertueuse et modeste,  
Pour les vieux jours il reste...

FLAMINE, *par interruption*.

Du flan!

SATAN, *à part*. Du flan! (*Haut, à sa fille.*) Tout bien considéré, je vois, mon ange, que c'est assez de morale... Encore une petite fois sur mon cœur!... et je me paye de l'air.

ZÉPHIRIN. C'est singulier, les adieux... ça me remue.

M<sup>me</sup> BERNICK. Et moi donc... on a beau y être habituée...

FLAMINE. A bientôt, amour de père!

SATAN. Amour de fille, à bientôt!

AIR :

C'est assez de faiblesse...  
Il est temps de partir.  
Je crois de la drôlesse  
N'avoir pas à rougir.

FLAMINE.

C'est assez de faiblesse...  
Il est temps de partir.  
Papa de sa diablesse  
N'aura pas à rougir.

CADICHE.

Qu'on n'ait craign' pas ma faiblesse...

J' suis bonn' là pour servir :

Et je vais sans paresse

Prendr' la malle et r'venir.

M<sup>me</sup> BERNICK ET LES PENSIONNAIRES.

Je comprends leur faiblesse,

Et sais y compatir;

Mais malgré leur tendresse,

Il est temps de partir.

(*Satan, suivi de Cadiche, sort par le fond, et jette un grand éclat de rire diabolique avant de disparaître. Tout le monde, excepté Flamine, redescend la scène avec effroi.*)

## SCÈNE XI.

M<sup>me</sup> BERNICK, FLAMINE, ZÉPHIRIN,  
LES PENSIONNAIRES.

M<sup>me</sup> BERNICK. Eh bien! qu'est-ce qui leur prend, à ces petites sottes? Ne dirait-on pas qu'elles ont peur?

FLAMINE, *à part*. Et elle, donc?

M<sup>me</sup> BERNICK. Je crois en vérité que vous perdez la tête, mesdemoiselles!... Jusqu'à vos jeux, ordinairement irréprochables, qui sont aujourd'hui d'une extravagance, d'une inconvenance... Je n'ai pas voulu, devant le père de votre nouvelle camarade, vous punir comme vous le méritiez; mais à présent, mesdemoiselles, je vous déclare que vous êtes au pain sec!

LES PENSIONNAIRES. Au pain sec!

FLAMINE. Par exemple!... pour une partie de colin-maillard.

M<sup>me</sup> BERNICK. Silence, mademoiselle!... Vous ne connaissez pas encore le règlement, et je ferai peut-être une exception en votre faveur.

LES PENSIONNAIRES. Une exception!

FLAMINE. En ma faveur! Et c'est moi qui ai proposé le colin-maillard. En voilà une injustice!

TOUTES. C'est vrai, ça!

FLAMINE. Et j'aime à croire que ces demoiselles ne souffriront pas...

M<sup>me</sup> BERNICK. Ces demoiselles ont l'habitude d'obéir.

FLAMINE. Eh bien!... moi!... à leur place...

M<sup>me</sup> BERNICK. A leur place, mademoiselle!

FLAMINE, *avec intention*. A leur place... je me révolterais!

M<sup>me</sup> BERNICK. Qu'entends-je?

FLAMINE, *frottant son anneau*. Voyons... mes bonnes amies...

M<sup>me</sup> BERNICK. Encore une fois, mademoiselle... silence!

FLAMINE, *continuant*. Et vous, monsieur Zéphirin, vous, un homme!

M<sup>me</sup> BERNICK. Ce langage...

FLAMINE. Vous vous laisserez traiter de la sorte?

LES PENSIONNAIRES et ZÉPHIRIN. Non, non !

M<sup>me</sup> BERNICK. Mats c'est une enragée que cette petite fille-là. Vite, appelons à mon aide monsieur l'inspecteur. (*Elle sort.*)

CHOEUR.

Air : *Guerre aux tyrans.*  
Guerre au pain sec !

Flamine { vous } propose  
          { nous }  
          { leur }

De manger quelque chose  
Avec !

Nous aurons quelque chose avec !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, REDMANN, ramené par M<sup>me</sup> Bernick.

REDMANN. Eh ! mon Dieu ! quel vacarme ! Que se passe-t-il donc ici ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Arrivez vite, monsieur Redmann ! arrivez vite... mon autorité chancelle, et si vous ne me prêtez pas l'appui de la vôtre...

REDMANN. De quoi s'agit-il ?

M<sup>me</sup> BERNICK. De rébellion

REDMANN. De rébellion !

M<sup>me</sup> BERNICK. A propos de pain sec. — Et voici le chef de la révolte. (*Elle désigne Flamine.*)

REDMANN. C'est bizarre ! Je ne me remets pas cette jeune personne.

M<sup>me</sup> BERNICK. Une nouvelle écolière. A peine entrée dans cet établissement, elle a déjà trouvé moyen d'y mettre tout sens dessus-dessous.

REDMANN. C'est bizarre !

M<sup>me</sup> BERNICK. Je la recommande à toute votre sévérité.

REDMANN, *toussant très-fort*. Hum ! hum ! (*A part.*) Elle est fort gentille, cette insurgée ! (*Haut, avec ménagement.*) Quel âge avons-nous, mon enfant ?

FLAMINE. Dix-huit ans, monsieur.

M<sup>me</sup> BERNICK, à Redmann. Vous n'y pensez pas, monsieur Redmann... Lui parler avec cette douceur...

REDMANN, *toussant très-fort*. Hum ! hum ! (*Doucement.*) Et sommes-nous avancée pour notre âge ?

FLAMINE. Très-avancée.

REDMANN, à part, ouvrant sa tabatière. Décidément je la prise, cette révolutionnaire. (*Haut.*) Ah ! ah ! très-avancée?... Nous verrons ça, petite, nous verrons ça !

FLAMINE, à part. Tu n'y verras que du feu, mon vieux, et, pour commencer... chaud ! chaud ! le talisman. (*Elle frotte son anneau dans le moment où Redman offre*

*une prise à M<sup>me</sup> Bernick ; il sort une fusée de la boîte, que Redmann rejette vivement.*

REDMANN, effrayé. Hein ! qu'est-ce que cela ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Encore une plaisanterie de ces demoiselles ! Jugez, monsieur, s'il y a moyen d'y tenir !

REDMANN. Oh ! pour le coup, vous avez raison, madame Bernick, et je maintiens la punition que vous avez infligée.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CADICHE.

CADICHE, en dehors. A l'aide!... au secours !

M<sup>me</sup> BERNICK. Une autre histoire, à présent !

CADICHE, paraissant au fond. Ouf ! j'n'en puis plus. (*Elle dépose à terre un très-petit coffre, dont elle semble ne pouvoir plus supporter le poids.*) En v'là une malle, qui pèse plus qu'elle n'est grosse ! Qui est-ce qui me donne un coup de main ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Comment ! pour une misère pareille ?

REDMANN, s'avançant pour aider Cadiche. Je vous croyais plus forte, cuisinière... (*Essayant de soulever la malle, et obligé d'y renoncer.*) Oh ! oh ! (*A Cadiche.*) A nous deux, allez!... Ce sera plus tôt fait. (*Cadiche et Redmann apportent la malle au milieu du théâtre.*)

CADICHE. Là!... lorsque je disais que ce n'était pas une caisse de petit poids.

REDMANN. Si c'est un calembour, madame, je vous engage à le ranger à l'office... Il est assez plat pour ça. Quant à ce qu'il peut y avoir là-dedans, je ne devine pas...

M<sup>me</sup> BERNICK. Mais c'est le trousseau de Flamine, monsieur l'inspecteur.

REDMANN. Là-dedans ? Un trousseau !

FLAMINE. Au grand complet ! Regardez. (*Elle ouvre la boîte, et en retire une quantité d'objets volumineux, draps, couvertures, prignoires, châles, robes, etc., etc. Stupéfaction générale.*)

LES PENSIONNAIRES. Encore ! encore !

REDMANN, à M<sup>me</sup> Bernick. Madame Bernick... j'ai vu bien des malès dans ma vie d'inspecteur, mais jamais une aussi bien faite.

FLAMINE. Attendez !... (*Elle retire un corset dont Zéphirin s'empare avec empressement, et que M<sup>me</sup> Bernick lui arrache.*)

M<sup>me</sup> BERNICK, à Cadiche. Cadiche, débarrassez-nous de tout cela, et rapportez la corbeille au pain pour déjeuner.

FLAMINE. Du pain?... Ce n'est pas la peine d'en aller chercher... en voilà ! et du

tendre, s'il vous plaît !... (*De nombreux petits pains sautent hors de sa malle.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est prodigieux !

FLAMINE, *montrant une pomme*. Et des pommes aussi ! (*Même jeu que pour les petits pains.*)

LES PENSIONNAIRES. Oh ! les belles pommes, les belles pommes ! (*Redmann ferme précipitamment la malle, comme pour les empêcher d'en sortir.*)

M<sup>me</sup> BERNICK, *à Flamine*. Assez, mademoiselle, assez !... Vous oubliez que l'on est au pain sec !... J'autorise le partage du pain !...

FLAMINE, *aux pensionnaires*. C'est autant d'économisé pour elle.

M<sup>me</sup> BERNICK. Mais les pommes sont confisquées. (*Murmures des pensionnaires. Flamine leur fait signe de se consoler.*) A présent, Cadiche, pendant que je fais la distribution des comestibles, remettez en ordre cette malle, et vous la monterez au dortoir.

CADICHE. Ah bien ! par exemple ! faudrait être malin tout de même pour y replacer seulement le quart de ce qui en est sorti.

FLAMINE. Est-elle bête, cette Cadiche !... puisque cela y était !... (*Elle rentre pêle-mêle et très-rapidement dans sa malle tous les objets qui en ont été retirés.*)

CADICHE. Au fait ! puisque ça y était !

FLAMINE, *relevant sa malle avec la plus grande aisance, et la tendant à Cadiche*. Tiens, godiche !... tiens donc, ça ne pèse plus rien.

CADICHE, *émervillée*. Comment !

FLAMINE. A cette heure que le pain tendre n'y est plus !... C'était le pain tendre qu'était lourd !

CADICHE. C'est juste... le pain tendre... (*À M<sup>me</sup> Bernick.*) Et ma miche, à moi ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Cette fille a un appétit de boa ! Voyons... prenez ! et laissez-nous. (*Cadiche emporte la malle sous son bras, et sort à gauche, en mangeant.*)

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté CADICHE*.

REDMANN, *avec convoitise*. Oh ! le beau pain, ma chère madame Bernick... le beau pain !... C'est un vrai gâteau à l'œil... et au goût ?... Vous permettez ?...

M<sup>me</sup> BERNICK. Comment donc !...

REDMANN, *après avoir goûté*. Parfait ! délicieux !...

FLAMINE. Ah ! dam ! ce n'est pas pour me vanter... mais nulle part on ne cuit mieux que chez mon père.

REDMANN. Ma foi ! si ces demoiselles n'étaient jamais punies plus sévèrement... Ce

serait un meurtre de mettre quelque chose là-dessus.

M<sup>me</sup> BERNICK. Oh ! mais il n'y a pas de danger qu'elles y mettent quoi que ce soit.

FLAMINE, *à part*. C'est ce que nous allons voir. (*Elle frotte sa bague, puis elle étend la main vers un tronc qui se trouve sur le devant de la scène, et qui se change en un énorme pot de confiture.*)

CHRISTINE, *s'en apercevant la première, et poussant un cri*. Ah !

M<sup>me</sup> BERNICK. Hein !

REDMANN. Quoi ?

CHRISTINE, *placée devant le pot de confiture de manière à le cacher aux yeux de M<sup>me</sup> Bernick*. Madame ?

M<sup>me</sup> BERNICK. Ce cri que vous venez de pousser ?... (*Elle entraîne Christine.*)

CHRISTINE, *suivant M<sup>me</sup> Bernick*. Moi ? je ne sais !...

FLAMINE, *la soutenant*. Un éblouissement, peut-être ? (*Pendant ce jeu de scène, les autres pensionnaires, averties par les signes de Flamine, font la chaîne, et trempent leurs tartines dans la confiture.*)

M<sup>me</sup> BERNICK, *saisissant celle de Christine*. En croirai-je mes yeux ?... De la marmelade !

REDMANN. Comment ? comment ?... de la marmelade ?... (*Regardant le pain d'une pensionnaire.*) C'est que c'en est !... et d'abricots encore ! (*Il s'approche vivement, avec son morceau de pain, du pot qui se change alors en vase de nuit.*) Oh !...

ZÉPHIRIN, *riant*. Eh bien !... c'en est-il ? (*Rire général des pensionnaires.*)

REDMANN, *indigné*. Madame Bernick !... madame Bernick, on ne fait pas de ces choses-là !...

M<sup>me</sup> BERNICK. Quelles choses ?

REDMANN. Je ne puis pas sentir ce genre de plaisanterie !

M<sup>me</sup> BERNICK. Quelle plaisanterie ?

REDMANN. Celle du pot !

M<sup>me</sup> BERNICK. Quel pot ?

REDMANN, *amenant M<sup>me</sup> Bernick*. Eh ! parbleu, le pot de... (*Au moment où il se retourne pour montrer à M<sup>me</sup> Bernick le vase de nuit, le tronc d'arbre a repris sa place.*) Allons, bon !... disparu comme l'autre !...

M<sup>me</sup> BERNICK. L'autre quoi ?... Pour Dieu ! monsieur Redmann, expliquez-vous !

REDMANN, *abasourdi*. Non... rien !... je vous le dirais que vous ne le croiriez pas... ainsi, rien !

M<sup>me</sup> BERNICK, *s'en prenant aux jeunes filles*. Toujours des espiègleries, mesdemoiselles !... cela devient trop fort !... Votre conduite est intolérable lorsque vous êtes désœuvrées, et le meilleur moyen d'y mettre bon ordre, c'est de vous donner de l'occupation.

FLAMINE, *à part*. Oui... oui!... je vais t'en donner à toi, de l'occupation!...

M<sup>me</sup> BERNICK, *tirant un livre de sa poche*. Flamine, passez ce volume à Zéphirin. Il fera la lecture pendant que ces demoiselles acheveront leur déjeuner.

FLAMINE, *prenant le livre et lisant le titre tout haut*. Les Fables de la Fontaine. *(Elle souffle sur le volume, comme pour ôter la poussière, et le passe à Zéphirin)*.

REDMANN. Les Fables de la Fontaine! voilà qui est édifisant!

M<sup>me</sup> BERNICK. Allez, Zéphirin... où nous en étions restés la dernière fois?

ZÉPHIRIN. A la corne?

M<sup>me</sup> BERNICK. A la corne; précisément.

ZÉPHIRIN, *lisant*. « Le faiseur d'oreilles et le raccommodateur de moules. »

M<sup>me</sup> BERNICK. Qu'entends-je?... *(Elle arrache le livre à Zéphirin)*. Ce livre?... horribleur!

REDMANN, *lisant le titre*. « Contes de la Fontaine. » *(D'un ton sévère)*. Il ne me semble pas, madame, que cet ouvrage-là soit adopté par l'Université!

M<sup>me</sup> BERNICK. Mais, monsieur l'inspecteur, je vous jure que tout à l'heure encore...

REDMANN. Quoi?

M<sup>me</sup> BERNICK. Non... rien!... je vous le dirais que vous ne le croiriez pas... ainsi, rien!

REDMANN. Cette explication me suffit... à condition que vous ne confondrez plus les livres d'étude avec ceux de votre bibliothèque particulière.

M<sup>me</sup> BERNICK. Mais, monsieur...

REDMANN, *à voix basse*. C'est bon! c'est bon!... je ne suis pas forcé de mettre tout sur mon rapport; et de peur que ces demoiselles ne répondent pas d'une manière très-congrue à mes questions sur la géographie, l'histoire et l'arithmétique, ma foi! je ne les interrogerai pas du tout.

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est bien inutile, elles sont là-dessus de première force.

REDMANN. Je me le tiens pour dit... et je passe aux arts d'agrément.

FLAMINE. Alors nous allons en avoir... de l'agrément.

M<sup>me</sup> BERNICK, *à Redmann*.

AIR du Calife de Bagdad.

Des inspecteurs noble modèle,  
Faut-il danser?

REDMANN, *aux Pensionnaires*.

Chantez d'abord;

Et pour mieux prouver votre zèle,  
Si vous pouvez, chantez d'accord.

M<sup>me</sup> BERNICK.

Notre méthode est sans pareille!...

REDMANN, *à M<sup>me</sup> Bernick*.

A leurs accents prêtons l'oreille!

M<sup>me</sup> BERNICK.

De l'indulgence... Écoutez bien!...

REDMANN.

J'écoute... et je ne perdrai rien.

L'orchestre donne l'accord d'un grand air bien sérieux. *Intervention de Flamine.*

CHOEUR DES PENSIONNAIRES.

C'était le bon temps

Quand vivait madame Grégoire...

REDMANN, *criant*. Oh! oh! oh!...

M<sup>me</sup> BERNICK. Plus haut?... plus, haut mesdemoiselles!... Tenez comme cela:

J'allais à vingt ans

Dans son cabaret rire et boire!

REDMANN, *l'arrêtant*. Eh bien, eh bien, madame Bernick!... *tu quoque!*

M<sup>me</sup> BERNICK. Vous êtes jugées, mesdemoiselles.

FLAMINE. Déjà?...

M<sup>me</sup> BERNICK. C'est le propre des grands connaisseurs de juger vite... il ne vous reste plus, mon cher inspecteur, qu'à vous former une idée de la danse de ces demoiselles; sur ce chapitre-là, je ne veux pas vous influencer... Mais si vous trouvez ailleurs plus de décence, plus de réserve et plus de tenue...

REDMANN. Je ne demande pas mieux... je suis tout œil.

M<sup>me</sup> BERNICK. Votre violon, Zéphirin!...

ZÉPHIRIN. Mon violon, ma tante... je ne l'ai pas.

FLAMINE, *prenant un violon qui vient de paraître sur le banc*. En voici un... Est-ce le vôtre?

ZÉPHIRIN. Tiens!... il était là?

M<sup>me</sup> BERNICK, *à Zéphirin*. Eh! oui, sans doute!... vous laissez tout traîner, et vous ne vous en souvenez plus... En place, mesdemoiselles, pour un pas de caractère... et en mesure!...

Zéphirin commence à jouer. On entend l'air de *Mademoiselle, voulez-vous danser*.

M<sup>me</sup> BERNICK, *criant*. Pas ça donc!... pas ça!... *(A part)*. Je crois en vérité que le diable s'en mêle!...

FLAMINE, *à part*. Elle ne pense pas si bien dire.

REDMANN. Voyons... voyons!... jeune homme, passez-moi l'instrument.

M<sup>me</sup> BERNICK. A vous, monsieur Redmann?

REDMANN. A moi-même... sans cela, nous ne nous y reconnaitrions jamais... y êtes vous, mesdemoiselles?...

Il se met à jouer une gavotte, dont l'air est tout à coup remplacé par celui d'une contredanse des plus animées, puis d'une polka qui entraîne successivement les personnages. Les couples sortent en dansant, et M<sup>me</sup> Bernick, emportée à son tour par le mouvement général, s'accroche à M. Redmann, qu'elle force à polker à la suite des pensionnaires. Flamine seule est restée en scène.

## SCÈNE XV.

FLAMINE, puis REDMANN et MADAME BERNICK.

FLAMINE, seule, chantant et dansant. Tra la ! la ! la ! la ! la !... (*Elle s'arrête.*) A la bonne heure !... c'est une institution tout à fait lancée... dans la polka !... (*Les yeux tournés vers la cantonade.*) Comme elles y vont !... et madame Bernick avec M. Redmann... quelle ardeur... pour des vieux !... Tiens, les voilà qui reviennent de ce côté. (*Elle se cache.*)

REDMANN, polkant. Madame Bernick !...  
M<sup>me</sup> BERNICK, de même. Monsieur Redmann !...

REDMANN, de même. A quand la noce ?...

M<sup>me</sup> BERNICK. Que vous êtes pressant !

REDMANN. Je suis si pressé... depuis cette gigue infernale, je ne me connais plus... Ma robe de professeur, je la mets en pièces; mon bonnet de docteur, je le jette par-dessus les moulins... j'en perds la tête !...

M<sup>me</sup> BERNICK. Et la mesure ! (*Elle l'entraîne et ils sortent en polkant.*)

## SCÈNE XVI.

FLAMINE, puis ZÉPHIRIN.

FLAMINE. Ah ! ah ! ah ! voilà ce qu'on appelle l'amour... et papa avait peur !... Plus souvent que je m'y laisserai prendre... les amoureux sont trop ridicules... (*Regardant à la cantonade.*) Tiens ! tiens ! qu'est-ce que j'aperçois là bas, dans ce bosquet... Zéphirin avec une de ces demoiselles... Charlotte... il l'embrasse !... A la bonne heure ! c'est gracieux cela, c'est gentil... à voir. (*La cloche sonne.*) Allons, bon ! la cloche les a dérangés.

ZÉPHIRIN. Maudite cloche, va ; mais c'est égal, j'ai toujours obtenu un rendez-vous ce soir.

FLAMINE, à part.. Un rendez-vous ! Oh ! que ce doit être amusant...

ZÉPHIRIN. C'est pour huit heures, ici ; j'y serai.

FLAMINE. Et moi aussi ! (*La cloche recommence à sonner.*)

## SCÈNE XVII.

ZÉPHIRIN, FLAMINE, REDMANN, M<sup>me</sup> BERNICK, CADICHE, PENSIONNAIRES.

CHOEUR.

Au dortoir !... l'heure s'approche...

Plus de jeux, plus de travaux !

Obéissons à la cloche,

C'est le signal du repos.

M<sup>me</sup> BERNICK. Vous entendez, mesdemoiselles, le second coup de cloche... du coucher.

CADICHE. Le coucher !... et souper ?

LES JEUNES FILLES. Le souper ! le souper !

M<sup>me</sup> BERNICK. On déjeunera demain. (*A par.*) Encore une économie ! (*Aux Pensionnaires.*) A vos dortoirs, mesdemoiselles... Et vous, monsieur l'inspecteur, veuillez suivre Cadiche... elle vous indiquera votre appartement.

AIR : *Approchez tous, venez entendre.*

Sans plus tarder il faut qu'on se retire !...

Et puissé-je, après le réveil,

Trouver l'air qu'ici l'on respire

Purifié par le sommeil.

ZÉPHIRIN, bas à Charlotte.

Je compte sur votre promesse...

A huit heures !...

CHARLOTTE, bas, à Zéphirin.

Je descendrai.

FLAMINE, à part.

Ce rendez-vous, folle jeunesse,

C'est moi qui le surveillerai.

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup> BERNICK.

Sans plus tarder qu'on se retire !

Et puissé-je, etc.

LES AUTRES PERSONNAGES.

Sans plus tarder on se retire !

Puissiez-vous, après le réveil,

Trouver l'air qu'ici l'on respire

Purifié par le sommeil.

*La nuit est venue. Tout le monde rentre. Zéphirin reparait, aussitôt que M<sup>me</sup> Bernick n'est plus en scène.*

## SCÈNE XVIII.

ZÉPHIRIN, seul.

Tout le monde est rentré... moi, je reste. Si je remontais à présent... je ne pourrais peut-être plus redescendre... Voici un banc, je m'y pose en sentinelle. Je ferai mon heure de faction... assis, comme dans la milice bourgeoise... Si même je la faisais en dormant, toujours comme dans la milice bourgeoise ?... En attendant que Charlotte arrive. je rêverais d'elle au moins !... je n'ai qu'à fermer les yeux pour la voir... Tiens ! c'est gentil de regarder en dedans, quand on est amoureux !... Ah ! ma foi, tant pis ! j'ai une heure devant moi, je vas regarder en dedans.

AIR : *Dans un délire extrême.* (De Michel et Christine.)

Viens, image chérie !...

Reste là... je t'en prie !...

Ces boucles de cheveux...

Que d'amour... dans ses yeux !...

Je la vois me sourire...

Sa bouche... semble dire...

(*Zéphirin s'endort, l'orchestre achève l'air. Flamine*

*reparaît et s'approche de Zéphirin sur la pointe des pieds.)*

SCÈNE XIX.

ZÉPHIRIN, *endormi*, FLAMINE.

FLAMINE. Je viens d'éthériser cette pauvre Charlotte d'une façon étourdissante... pas de danger qu'elle se réveille! Quelle heure est-il? (*L'horloge s'éclaire fantastiquement.*) Sept heures!... (*Apercevant Zéphirin.*) Tiens! Zéphirin est déjà là, (*Appelant,*) Zéphirin! monsieur Zéphirin!... Il ne répond pas!... (*S'approchant.*) Il dort!... un amoureux, qui pique son chien!... S'il est permis!... J'ai bien envie de le régaler d'un petit rêve de ma façon. (*Sur un signe de Flamine, le volet du pavillon s'ouvre, et laisse voir dans un transparent le rêve mis en action.*)

Air de Beethoven. Change, change-moi. (*Chatte métamorphosée en femme.*)

A ses yeux d'abord  
Sans nul effort,  
Vite, Charlotte,  
Parais!

*Apparition d'une ombre.*  
La voilà!...

A Zéphirin.

Reconnais la...  
ZÉPHIRIN, *révant.*

Ah! saperlotte!...

FLAMINE.

C'est bien cela!

ZÉPHIRIN, *révant.*

Est-ce moi qu'elle attend?...

FLAMINE.

Tu serais trop content.

Non... c'est un autre amant.

*Apparition d'une deuxième ombre.*

Qu'il est galant!

Il tombe à ses genoux...

ZÉPHIRIN, *révant.*

Et moi!... mon rendez-vous!...

FLAMINE, à Zéphirin.

Il rit de ton courroux,

Pauvre jaloux!

A ses vœux enfin,

C'est le destin,

Cède, Charlotte...

ZÉPHIRIN, *révant.*

A toi, de ma main,

A toi, soudain

Cette calotte...

Méchant gamin!

*L'apparition s'efface, Zéphirin commence à s'éveiller.*

FLAMINE. Le songe a produit son effet.

ZÉPHIRIN, *apercevant Flamine.* Une femme!... Charlotte! (*Il court à elle.*)

FLAMINE. Charlotte ne viendra pas.

ZÉPHIRIN. Cette voix... mademoiselle Flamine!...

FLAMINE. Qui vous avait entendu donner ici votre rendez-vous... et qui est venue pour vous consoler.

ZÉPHIRIN. Si c'est possible, je ne demande pas mieux.

FLAMINE. Avec de la bonne volonté, tout est possible.

ZÉPHIRIN. Oh bien! alors!... ce n'est pas la bonne volonté qui me manque!... Ah! mademoiselle Charlotte ne viendra pas!...

FLAMINE. Elle repose en ce moment du sommeil de l'innocence.

ZÉPHIRIN, *avec ironie.* De l'innocence!... Oui! oui!... mon rêve s'explique à présent... c'est un avis du ciel!...

FLAMINE, *à part.* Ou de l'enfer.

ZÉPHIRIN. Elle ne m'aime pas... elle en aime un autre, la coquette!...

FLAMINE. Imitiez-la.

ZÉPHIRIN. Au fait, c'est un moyen de me venger.

FLAMINE. Un moyen charmant!

ZÉPHIRIN. Et puis d'ailleurs, il faut être juste!... est-ce que je peux garder là, dans mon cœur, tout ce qui s'y est amassé depuis ce matin?... ça n'est pas tolérable... tenez!... (*Il prend la main de Flamine et la place sur son cœur.*)

FLAMINE. Oh! comme ça saute!... (*Elle retire vivement sa main.*)

ZÉPHIRIN. Un drôle de remue-ménage, n'est-il pas vrai?...

FLAMINE. Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas une maladie?...

ZÉPHIRIN. Tout ce que je sais, si c'en est une, c'est qu'elle s'est déclarée en jouant à colin-maillard; c'est qu'elle s'est développée en dansant la polka... et qu'auprès de vous, Flamine, elle fait des progrès effrayants.

FLAMINE, *à part.* Il a bien dit ça, le petit!

ZÉPHIRIN.

AIR : de M<sup>me</sup> Favart.

Oui, je vous aime! et d'après la souffrance  
De ce doux mal que l'on appelle amour,  
Mon seul regret doit être, je le pense,  
De n'en avoir souffert que dans ce jour.  
Mais maintenant que, grâce à vous, ma chère,  
Je sens ce feu, qui m'était inconnu...  
Je saurai bien m'arranger de manière  
A rattraper le temps que j'ai perdu.

FLAMINE, *plaçant ses doigts sur les lèvres de Zéphirin pour lui imposer silence.* Taisez-vous... taisez-vous! (*Zéphirin couvre de baisers la main de Flamine.*)

FLAMINE, *à part.* Ah! mais! ah! mais!... il me trouble, celui-là, avec ses baisers sur les doigts et ses déclarations...

ZÉPHIRIN, *lui prenant la taille.* Flamine...

FLAMINE, *se dégageant*. Laissez-moi !...  
ZÉPHIRIN. Et ces consolations que vous me promettiez?...

FLAMINE, *à part*. Pauvre garçon !

ZÉPHIRIN. Et cette vengeance que j'espérais?

FLAMINE. Aimez-moi... je ne m'y oppose pas.

ZÉPHIRIN. Et vous m'aimerez aussi?

FLAMINE, *reculant*. Qui? moi!... (*À part.*)  
Eh bien!... Flamine?... eh bien!

*Air de Renaud de Montauban.*

Non, non, jamais... j'appartiens à l'enfer,  
Et je n'ai rien des penchants d'une femme !  
Ce n'est pas moi, fille de Lucifer,  
Qui dois brûler d'une terrestre flamme.

*Regardant Zéphirin avec tendresse.*

Si cependant, sourde à toute raison,  
Je m'oubliais, serait-il donc étrange  
Que l'amour fit un miracle, et qu'un ange  
Eût pris la place du démon?  
L'ange prendrait la place du démon.

ZÉPHIRIN, *l'implorant de loin*. Par pitié!... (*À part.*) Elle a l'air de s'attendrir!...  
*Il se rapproche.* (*Haut.*) Par grâce!.. (*À part.*) Elle me sourit!... *Il se rapproche encore.* (*Haut.*) Plus près?... (*Signe affirmatif de Flamine; Zéphirin s'élance auprès d'elle.*)

AIR : Ah ! ah ! ah ! les drôles d'amours !

Pour toute la vie,  
Mon âme ravie  
Croit au bonheur...  
Car j'ai lu dans ton cœur !  
Mais, sans plus attendre,  
Je brûle d'entendre  
Un doux aveu !  
Oui, c'est là mon seul vœu !

FLAMINE, *à part*.

A mon piège, allons, je suis prise...

ZÉPHIRIN.

Rien qu'un mot...

FLAMINE.

J'ai trop hésité...  
Puisqu'il faut qu'ici je le dise...  
Je t'aime!... En vain j'ai résisté!  
L'amour vaut l'immortalité,  
Au diable l'immortalité!

*Sur le mot : Je t'aime! Zéphirin s'est jeté aux genoux de Flamine; un coup de tam-tam s'est fait entendre, Zéphirin n'a pas bougé.*

FLAMINE. Vous n'avez pas peur, Zéphirin?  
ZÉPHIRIN. Pas plus que vous, Flamine.  
Est-ce qu'on a peur quand on s'aime?

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, TOUTES LES PENSIONNAIRES,  
CADICHE, puis M<sup>me</sup> BERNICK et REMANN, avec des bougeoirs allumés.

CHOEUR DES PENSIONNAIRES.

SUITE DE L'AIR PRÉCÉDENT.

Ah! ah! ah! vivent les amours...

Qu'ils s'aiment longtemps, qu'ils s'aiment toujours  
ZÉPHIRIN et FLAMINE.

Ah! ah! ah! vivent les amours!...

Aimons-nous longtemps, aimons-nous toujours!

M<sup>me</sup> BERNICK, *entrant avec précipitation*.  
O scandale!... Mon neveu aux genoux d'une  
de mes pensionnaires!

REDMANN. Eh mais, je la reconnais....  
C'est la nouvelle...

M<sup>me</sup> BERNICK. Le voilà compromis!... (*À Zéphirin.*) Te voilà compromis, malheureux!  
ZÉPHIRIN, *se relevant*. Malheureux... quand  
je suis au comble du bonheur! Rassurez-  
vous, ma tante; les intentions de Flamine  
sont pures...

FLAMINE. Je suis une honnête fille, ma-  
dame, je ferai mon devoir.

M<sup>me</sup> BERNICK. A la bonne heure!... Mais  
monsieur votre père consentira-t-il?

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, SATAN, en costume de diable  
et sortant de dessous terre au milieu des  
flammes.

SATAN. Je consens!... (*Effroi général.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. Le diable?... (*Elle se détourne avec horreur.*) Et vous croyez, monsieur, que j'accorderai la main de mon neveu à la fille... d'un père...

SATAN. Connu...

M<sup>me</sup> BERNICK. Et sans doute d'une mère...

SATAN. Qu'on connaîtra... en cherchant bien... Il est vrai que je n'ai pas eu le plaisir de la voir depuis dix-huit ans.

M<sup>me</sup> BERNICK, avec intérêt. Dix-huit ans!

SATAN. Et encore était-ce à la lueur des éclairs.

M<sup>me</sup> BERNICK. Une nuit d'orage... pendant laquelle vous vous empariez...

SATAN. De mon enfant.

M<sup>me</sup> BERNICK. Avec un médaillon et des cheveux...

SATAN. Que voici... (*Il sort de dessous terre un médaillon et des cheveux d'une proportion fantastique.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. Les miens!...

SATAN. Les siens. (*Les cheveux et le médaillon disparaissent.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. Plus de doute... Ah! je me sens mourir... (*Elle s'évanouit.*)

REDMANN. Eh bien!... Qu'est-ce qu'elle a?...

SATAN, *soutenant M<sup>me</sup> Bernick*. Rien... rien... L'émotion...

M<sup>me</sup> BERNICK, *revenant à elle*. Ma fille!... (*Elle ouvre ses bras à Flamine.*)

LES PENSIONNAIRES. Sa fille!...

FLAMINE. Ma mère!...

REDMANN, *à part*. Je comprends tout.

ZÉPHIRIN. Alors, ma tante, vous approuvez notre union?

M<sup>me</sup> BERNICK. Si je l'approuve!...

SATAN. Et moi donc!... plus que jamais.

CHARLOTTE, *bas à Zéphirin*. Comment! monsieur Zéphirin, vous épousez la fille du diable!

FLAMINE. Il n'aime pas les dormeuses, ma pauvre Charlotte, et il prend une femme... éveillée.

SATAN. Ce n'est pas tout... il est bien juste que je paye les violons... A moi les noces de l'enfer! (*Musique. Apparition de diables. Le mur du fond s'abaisse; la scène s'agrandit et s'éclaire.*)

M<sup>me</sup> BERNICK. Que vois-je?...

SATAN. Le bal des fiançailles, que j'improvise avant de vous quitter pour toujours.

M<sup>me</sup> BERNICK. Pour toujours!... Vous entendez, monsieur Redmann? Décidément, je reste libre..

REDMANN. Et moi aussi.

Le bal commence, Satan exécute une valse diabolique avec Flamine et une des pensionnaires. Tableau; le rideau baisse.

FIN.